La question de recherche

Les auteurs emploient habituellement le terme problème de recherche ou problématique pour désigner le sujet que le chercheur veut éclaircir. Les vocables question de recherche ou sujet de recherche me semblent plus appropriés : même lorsque la recherche se veut appliquée, elle ne vise pas nécessairement à résoudre un problème. Il peut s'agir d'une nouvelle connaissance à acquérir, d'une théorie à vérifier, ou d'un nouveau domaine à explorer. C'est la raison pour laquelle j'adopte le terme question de recherche.

On a déjà souligné la nature linéaire de la recherche traditionnelle où chaque étape doit idéalement précéder l'autre et être complétée avant de passer à la suivante. Il en va autrement de la recherche qualitative : sans sombrer dans le relativisme absolu, ce type de recherche est plutôt circulaire et présente une plus grande flexibilité. En conséquence, la définition de la question de recherche n'est pas arrêtée une fois pour toutes mais peut se modifier au fur et à mesure. Chaque étape peut exiger une redéfinition et une reconceptualisation de la question.

Les caractéristiques d'une bonne question de recherche

Le cœur d'une bonne question de recherche, c'est d'abord l'absence de réponse évidente ou la présence de plusieurs réponses opposées qu'il faut confronter. Pour être digne de ce nom, une question

doit ouvrir la porte sur l'inconnu : personne ne gagne à se poser une question dont on connaît d'avance la réponse. Par contre, se poser une question, c'est déjà y répondre de quelque façon. «Prenez le temps de lire le problème, nous répétaient nos professeurs, la solution est là». Ils disaient vrai : une bonne question de recherche ferme le moins de portes possible. Un bon sujet est donc marqué au coin de l'incertitude.

Est-il besoin de souligner le caractère éminemment personnel de maintes recherches : bien souvent, les travaux les plus intéressants débentent par la question qu'une personne se pose avec insistance, et se caractérisent par l'effort de fournir aux autres une réponse à cette question initialement d'ordre privé :

Mais en tous cas, chacun a son visage, son hameau ou sa banlieue, ses voyages, sa langue ou ses langues, son métier, éventuellement sa religion ou sa non-religion, ses alliances ou ses conflits, son itinéraire et ses sinuosités, ses souvenirs et ses espérances, ses rétrospectives et ses prospectives, ses réussites et ses échecs... Chacun sait des choses que d'autres ne savent pas. Il a des éveils pour des domaines qui laissent d'autres allergiques. Il peut aller où d'autres ne pourront pas aller. Tout cela, tout cela compose une combinatoire qui donne à chacun son chiffre (Desroche, 1971 : 26).

Comme il arrive souvent dans la vie, la question de recherche n'est pas toujours retenue logiquement, pour son seul mérite intrinsèque, ni après une longue étude. La plupart du temps, c'est une affaire de chance, de hasard, de circonstances fortuites : on trouve ses meilleurs sujets de façon accidentelle. Par exemple, le politicologue Vincent Lemieux s'est intéressé au patronage parce que dans une recherche antérieure, quelqu'un lui avait glissé, à propos de l'époque post-duplessiste : «Il y a du bon patronage». La remarque l'avait intrigué et il a conduit un peu plus tard une recherche sur ce phénomène (Lemieux et Hudon, 1977 ; Lemieux, 1977). J'ai trouvé mon sujet de doctorat en lisant un livre sur la démocratie, un ami a trouvé le sien en lisant un roman, un autre en regardant une carte géographique. Une étudiante de maîtrise a décidé de rédiger son essai sur les maisons de jeunes après avoir discuté avec son jeune frère qui en fréquentait une. Les façons de se trouver une bonne question de recherche sont multiples mais elle apparaît souvent sous la forme d'une illumination, d'une synchronicité. Je reviendrai plus longuement sur ce dernier point dans la partie traitant de l'analyse.

«Lorsque l'élève est prêt, le maître apparaît», prétend un proverbe chinois. Cet aphorisme s'applique bien à la découverte d'une question de recherche : la personne ouverte à la nouveauté déniche la question qui la passionnera. Certes, il est toujours possible de reconstituer *a posteriori* le cheminement de l'idée et de démontrer les liens logiques entre les étapes, mais c'est souvent beaucoup moins clair *a priori*. C'est pourquoi, sans éliminer le travail ardu et la réflexion logique, il ne faut pas sous-estimer l'illumination et la chance. Comme disait Napoléon, «L'inspiration est la solution spontanée d'un problème longuement réfléchi».

La recherche qualitative fait appel au sens commun, à l'expérience personnelle et à la personnalité même du chercheur. Comme tout être humain, le scientifique est en conversation avec lui-même, vérifiant son plan d'action, essayant de réconcilier des contradictions, jugeant le futur à partir de ce qui a réussi ou échoué dans le passé (Denzin, 1978a : 68). La science est à la fois profondément personnelle et aussi profondément sociale, naviguant entre l'autobiographie et le détachement. À chacun de trouver son équilibre.

Une autre caractéristique de la bonne question de recherche est qu'elle doit contenir un élément de surprise et d'originalité afin de démontrer la créativité du chercheur. Mais elle doit surtout le passionner ; la qualité la plus fondamentale d'un sujet de recherche est de prendre le chercheur au ventre. La raison est bien simple : on rencontre toujours plus de problèmes que prévu, il y aura toujours des gens pour prétendre que ces travaux n'ont pas d'importance, la réalisation du projet prendra toujours plus que le temps planifié au départ... Si son sujet ne lui tient pas suffisamment à cœur, le chercheur sera porté à se décourager. Par contre, s'il aime ce qu'il fait, il ne lui en coûtera pas d'y mettre le temps et les efforts nécessaires ; les obstacles ne l'arrêteront pas mais constitueront autant d'occasions pour améliorer son travail. Enfin, s'il aime son sujet, il saura le rendre intéressant aux yeux de autres.

La recherche entreprise doit aussi être agréable et il faut y trouver du plaisir. Le chercheur doit avoir le sentiment d'avancer : il doit lui sembler qu'il lui aurait manqué quelque chose s'il n'avait pas réalisé ce projet. Chercher, c'est l'occasion de trouver mais aussi de se trouver et de se connaître. La recherche provoque la créativité.

En chaque être ne pourrait-on apercevoir ainsi, par-dessous la jungle de ses phrases ou de ses phraséologies, quelque chose comme un chemin qu'il pourrait et qu'il devrait

ouvrir. Le chemin qui serait pour lui le chemin de sa création, car toute recherche est aussi et d'abord — fût-ce à une échelle menue — une création dans l'ordre scientifique comme il y a des créations dans l'ordre littéraire, dans l'ordre artistique ou dans l'ordre philosophique. Éveiller ou réveiller le goût et l'appétit d'une création devient ainsi le préalable déontologique de toute méthodologie... (Desroche, 1971 : 24).

Idéalement, un projet de recherche devrait être une histoire d'amour entre le chercheur et son sujet, un amour fou qui ne durera peut-être pas plus longtemps que le projet lui-même, ou un amour qui mûrit lentement pour éclore dans le rapport final. Cependant, il se rencontre des gens peu passionnés dans la vie en général, ce qui ne les empêche pas de faire honnêtement leur travail ; on ne saurait affirmer que le travail de recherche ne leur convient pas. Mais une chose est certaine, on ne se trompe pas en choisissant une question pour laquelle on éprouve un minimum d'intérêt et d'attrance ; il faut s'approprier la recherche et y trouver son profit. Parfois, le sujet transporte l'auteur, parfois, le chercheur remorque son sujet. L'important est qu'il ne soit pas toujours en train de traîner son sujet comme le prisonnier son boulet. Quand l'intérêt et la motivation font vraiment défaut, en recherche comme en tout, le résultat est la plupart du temps bien en dessous des capacités des personnes qui s'étaient lancées dans l'aventure. En général dans ces cas-là, le chercheur se languit en réalisant sa recherche, quand graduellement il ne l'abandonne pas (Locke, Spirduso et Silverman, 1983 : 37).

Malheureusement, cette situation idyllique ne se rencontre pas toujours et la recherche peut aussi se résumer à un compromis. Par exemple, le sujet de thèse ou de mémoire d'un étudiant ne correspond pas toujours à ses aspirations ; il doit composer avec les exigences du programme, les intérêts et les compétences des professeurs disponibles. Un chercheur peut être obligé de remplir une commande, de répondre à la question posée par le bailleur de fonds ou par son employeur. Il n'est pas toujours possible de faire subventionner le sujet qui lui plairait ; il faut parfois se rabattre sur un autre sujet moins intéressant mais réalisable, et parfois plus payant, monétairement parlant. Mais tout compte fait, si le chercheur n'éprouve pas un minimum d'attrait pour son sujet de recherche, vaut mieux qu'il y repense avant de plonger.

La délimitation du sujet de recherche

Il est normal que l'objet de recherche soit plutôt vague au début, il n'est pas obligatoire de viser à la précision extrême ; il faut avoir une bonne idée, repérer les grands jalons et les lignes directrices, mais rien ne sert de tout planifier en détail. Si le chercheur n'est pas trop sûr de la question qu'il étudiera, le contact avec le terrain l'aidera à la préciser ; la vraie question émerge parfois en cours de réalisation du projet. Le milieu ne propose pas seulement des réponses mais aussi des questions, et souvent plus intéressantes que celles que s'était initialement posées le chercheur. Bref, une fois que le chercheur sait à peu près où il s'en va, il peut commencer.

Un bémol ici. De peur de manquer de matériel, l'étudiant retient un sujet ordinairement trop large au début. Il arrive aussi que la question posée au point de départ s'avère trop étriquée et qu'il soit nécessaire de l'élargir chemin faisant. Toutefois, la situation inverse se rencontre beaucoup plus fréquemment : le sujet est trop vaste et il faut le restreindre. Il m'a toujours semblé plus difficile de réduire le champ d'une recherche que de l'étendre : l'ampleur de la question apparaît alors qu'on est avancé et il est coûteux de couper dans le vif. Après avoir investi temps, énergie, et parfois argent, il n'est pas facile de réduire ses ambitions (Deslauriers, 1982 : 2).

Il arrive aussi qu'en cours de route, on s'aperçoive qu'on s'est trompé de question, voire de sujet. Plus d'un est alors tenté de tout laisser tomber, ce qui est fort regrettable, car il y a souvent moyen de «recycler» des éléments de la recherche, de tirer profit de lectures faites dans une autre optique, ou de soumettre les mêmes données à une autre analyse. Avec un peu de ténacité, on verra que le travail déjà fait peut être utilisé parce qu'il a servi à éclaircir le sujet. C'est rare qu'on reparte complètement à zéro.

D'habitude, quelques visites sur le terrain aident à préciser le sujet ; on se rend vite compte si son projet est trop ambitieux compte tenu des moyens disponibles en termes de temps, d'argent, d'accessibilité des données, d'expérience, de capacités personnelles (Desroche, 1971 : 29-36 ; Howard et Sharp, 1983 : 33-36). Il est donc préférable de démarrer avec un sujet plus restreint pour limiter les erreurs, quitte à l'élargir par la suite. Une fois la trajectoire bien établie, il sera toujours temps de lui donner de l'ampleur. Car l'important est de terminer la recherche entreprise, c'est même capital. Il semble donc plus avantageux de donner une réponse satisfaisante à une question de plus petite envergure, que de tomber en

panne avec un projet qui restera en chantier (Silverman, 1985 : 12; Locke, Spirduso et Silverman, 1987 : 18).

Tous les sujets de recherche sont valables en autant qu'ils nous apprennent quelque chose. Certes, poussée à l'extrême, une telle position nous entraîne dans la banalité, mais l'avenir décidera de l'intérêt des recherches poursuivies actuellement et ce qui paraît futile pour l'instant soulèvera peut-être la curiosité des citoyens de l'avenir. De plus, nous pouvons être certains que les situations sociales en apparence les plus simples sont en fait plus complexes que nous ne serions portés à le croire de prime abord. Ceci dit, rien n'empêche qu'à l'aune du présent, certains sujets revêtent plus d'importance que d'autres, et tous n'ont pas la même pertinence.

La revue de la documentation

Les auteurs recommandent ordinairement d'effectuer d'abord une revue approfondie de la documentation pour identifier concepts et théories pertinents. La première tâche du chercheur serait donc de se rendre à la bibliothèque pour voir ce que d'autres ont écrit avant lui; les travaux effectués précédemment contribueraient à préciser le sujet de recherche, à développer des hypothèses et à fournir une base théorique. Alors, et alors seulement, le scientifique pourrait se risquer à aborder le terrain. Certains chercheurs qualitatifs sont d'accord avec cette position et croient toujours en la valeur d'une revue exhaustive de la documentation avant toute démarche sur le terrain :

La recension des écrits constitue la pierre angulaire de l'organisation systématique d'une recherche. En effet, aucun chercheur sérieux n'oserait entreprendre une recherche sans avoir, au préalable, vérifié l'état de la question au niveau des écrits sur le sujet investigué. La sélection d'un problème de recherche exige de se familiariser avec les démarches effectuées sur le sujet de recherche (Ouellet, 1982 : 95).

D'autres par contre prétendent qu'il faut lire le moins possible pour ne pas développer de préconceptions et se garder ouvert aux questions que le terrain soulèvera, qu'il faut toucher au terrain avant de se réfugier dans la bibliothèque. Ce serait seulement après avoir recueilli des données et les avoir analysées brièvement qu'il serait utile de lire ce que les autres ont écrit. Les questions posées sont

alors plus précises car les données indiquent une orientation à suivre. La revue de la documentation revêt plus de signification, elle est moins aléatoire, davantage guidée et d'autant plus facile et efficace.

Par contre, si la revue de la documentation présente des avantages, on n'insiste peut-être pas assez sur les inconvénients, plus subtils mais néanmoins réels. Par exemple, à mettre l'accent sur les recherches que les autres ont faites dans le passé, on oublie ce qu'on doit faire aujourd'hui, on perd son ouverture aux idées nouvelles et aux dilemmes de ses contemporains. Les idées que les autres ont développées cachent aussi celles qu'ils ont abandonnées, ignorées ou exclues, intentionnellement ou par hasard. Ce qu'un auteur dit est intéressant, mais ce qu'il tait l'est tout autant. Des idées négligées parce que moins pertinentes hier peuvent être davantage d'actualité aujourd'hui. À trop lire les autres, on oublie parfois des arguments qu'ils n'ont pas développés, mais qu'on devrait élaborer avec sa sensibilité, son expérience et, surtout, les données recueillies (Becker, 1986 : 146).

Autre écueil de la recension des écrits : même si les auteurs s'entendent sur un même point, ils peuvent errer tous ensemble. Il est peu probable que tout le monde se trompe en même temps, mais c'est toujours possible, soit parce que le problème est mal posé, soit parce que l'idéologie du moment impose des limites arbitraires à la connaissance. Par exemple, peut-on parler de la marijuana dans les mêmes termes aujourd'hui que dans les années 50 ? Et que dire de l'avortement ? Et pourtant, quiconque aurait tenté il y a trente ans de présenter un point de vue semblable à celui d'aujourd'hui aurait passé pour un dangereux farfelu. Il s'ensuit donc que la tendance dominante n'a pas le monopole de la vérité.

Néanmoins, la revue de la documentation n'est pas sans avantage non plus. Tout d'abord, elle aide à connaître ce qui s'est fait avant soi et à rendre justice aux travaux des autres ; elle permet de connaître l'arrière-plan de ses travaux, de les mettre en relation avec ceux que d'autres auteurs ont déjà entrepris, d'en déterminer les correspondances comme les oppositions (Babbie, 1986 : 477) :

Vous vous surprendrez souvent à contester, et en essayant de comprendre un nouveau champ intellectuel, commencez par exposer le pour et le contre. Connaître la « littérature » du problème, c'est être en mesure de situer les champions et les adversaires de n'importe quel point de vue. Entre parenthèses, il n'est pas toujours recommandé de connaître la

«littérature» : on risque de s'y noyer, comme Mortimer Adler. Le tout, c'est de savoir quand ouvrir le livre, et quand le fermer (Mills, 1967 : 218-219).

Si tous les chercheurs s'entendent généralement sur la valeur et la nécessité de la revue de la documentation, les chercheurs qualitatifs ont leur idée à ce sujet (Douglas, 1976 : 8). Tout d'abord, et c'est probablement la même chose pour beaucoup de chercheurs, la recension des écrits se fait en plusieurs temps, liée au développement du projet. Comme les chercheurs qualitatifs privilégient habituellement le terrain, ils passent moins de temps dans la bibliothèque au début, seulement le temps de se faire une idée et d'élaborer un cadre conceptuel sommaire. À ce stade, un survol permet de se situer et de naviguer entre les généralisations hâtives et les perspectives trop restreintes (Silverman, 1985 : 13 ; Berger et Patchner, 1988 : 60 ; Goldenberg, 1987 : 148). Ensuite, pendant le déroulement, la documentation sert à vérifier les idées qui émergent ; enfin, lors de l'analyse, il est essentiel de prendre connaissance des écrits publiés entre-temps. Ils font ensuite alterner lecture, analyse et cueillette d'informations (Bogdan et Bilken, 1982 : 153). Dans une revue de documentation, l'important n'est pas de tout recueillir mais bien de reconnaître le matériel pertinent. Comme dit Becker : «*Use the literature, dont let it use you*» (1986 : 149). J'ai souvent eu l'impression qu'en pratique, les chercheurs se situaient entre la prédominance de la documentation ou celle du terrain.

Le bon sujet de recherche est celui sur lequel il est possible de relever quelques écrits, et surtout des écrits disponibles (Mace, 1988 : 10) Si le sujet a été amplement étudié, il exigera davantage de spécialisation et de lectures, et le chercheur devra consacrer plus de temps à cette étape. De plus, il pourrait être difficile de produire quelque chose de franchement original. Par contre, il ne faut pas se laisser intimider par les pionniers, car ils n'ont fait que ce que chaque génération tente de réaliser : comprendre et donner un sens à leur vie et au monde qui les entoure. C'est pourquoi, quelle que soit la question étudiée, les travaux réalisés antérieurement ne devraient rebuter personne ; il est toujours temps d'apporter une réponse nouvelle à une vieille question.

Si le sujet trop étudié comporte certaines difficultés, celui qui est trop nouveau entraîne la complication contraire d'ignorer où se trouvent les informations, les points de repère, les interlocuteurs. Il est possible de se retrouver isolé dans sa recherche. Toutefois, il est réconfortant de penser que toute personne est influencée par son

temps : quand on a une idée, il est fort probable que quelqu'un d'autre la partage, et la travaille au même moment. Une rencontre éventuelle n'est qu'une question de temps : la poursuite de ses travaux peut amener de la compagnie imprévue. Donc, si un paysage intrigue, il ne faut pas hésiter et foncer. S'il avait fallu que les découvreurs attendent d'avoir des cartes pour explorer ...

Ici comme ailleurs, il faut se fier à son flair ; si un chercheur pense qu'il est plus utile pour lui de travailler à la bibliothèque que d'aller sur le terrain, qu'il y aille. S'il a des fourmis dans les jambes et que le terrain l'attire, qu'il fonce. Le but de la recherche est de découvrir ; il faut suivre ses inclinations dans ce qu'elles ont de plus profitable.

Bref, un bon sujet de recherche se situe entre la question archi-fouillée et celle qui ne l'est pas du tout : les jalons sont posés et on peut toujours s'en écarter. Il est toujours utile de savoir ce que les autres ont déjà fait ; le chemin est moins fatigant lorsqu'on peut suivre la trace que d'autres ont battue.

L'évolution de la question de recherche

Plusieurs générations de chercheurs qualitatifs ont insisté sur la nécessité de plier la méthode aux besoins de l'action. Il ne faut donc pas s'étonner du chevauchement des étapes de la recherche, de la formulation des hypothèses à partir des données plutôt que de la théorie.

Il faut bien le dire, le déroulement concret d'un projet de recherche n'a habituellement rien à voir avec la version qu'on en donne. Que tous soient prévenus : la recherche, ce n'est pas ce qu'on en dit ni ce qu'on en écrit, et la réalisation d'un projet de recherche est toujours plus problématique que ce qui est présenté dans les manuels de méthodologie (celui-ci y compris !). Le beau diagramme qui décrit si bien les étapes à franchir ne doit pas être pris au pied de la lettre, sinon comme une indication de ce qui pourrait se passer ; généralement, un projet de recherche se déroule en zig zag (Locke, Spirduso et Silverman, 1987 : 44-45). Le rythme n'est pas continu ni unidirectionnel : tout projet est fait de progrès rapides, de retours en arrière, de bonds, de délais angoissants, de piétinements. Le plus important se lit entre les lignes, dans la marge, sur les pages jetées à la poubelle, et dans la mémoire disparue des ordinateurs. Enfin, il faut compter avec les aléas du métier : une entrevue de groupe est convoquée et personne ne se présente ; lors d'une entrevue importante, le magnétophone ne fonctionne pas et